



**HAL**  
open science

# Eclipses du soleil, lumières de la raison : la nuit dans les Entretiens sur la pluralité des monde de Fontenelle

Christophe Martin

► **To cite this version:**

Christophe Martin. Eclipses du soleil, lumières de la raison : la nuit dans les Entretiens sur la pluralité des monde de Fontenelle. Penser la nuit (XVIe-XVIIe siècles). Actes du colloque international du C.E.R.H.A.C. (22-24 juin 2000), pp.87-103, 2003, 2745308467. hal-01759999

**HAL Id: hal-01759999**

**<https://hal.science/hal-01759999>**

Submitted on 5 Apr 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Eclipses du soleil, lumières de la raison : la nuit dans les *Entretiens sur la pluralité des monde* de Fontenelle.

[dans *Penser la nuit (XVIe-XVIIe siècles). Actes du colloque international du C.E.R.H.A.C. (22-24 juin 2000)*, éd. D. Bertrand, Paris, Champion, 2003, p.87-103].

« Quae sunt in luce tuemur E tenebris » (Lucrèce : IV, 337)

Que les *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle se donnent la nuit pour décor et se composent non de chapitres mais de « Soirs », voilà qui peut sembler à la fois parfaitement naturel et relever d'un pur artifice rhétorique. La division du livre en « Soirs » trouve sa justification dès l'épître liminaire adressée « à Monsieur L... » : « Je vous diviserai [nos entretiens] par soirs, parce qu'effectivement nous n'eûmes de ces entretiens que les soirs. » (*Entretiens*, 12, 58).<sup>1</sup> Et si ces entretiens n'ont lieu qu'après la tombée du jour, c'est tout simplement, comme le souligne le philosophe à la marquise, son interlocutrice, parce que la lune et les étoiles sont la matière même de leurs entretiens : « Je lui représentai que nous ne devions confier de telles rêveries qu'à la lune et aux étoiles, puisqu'aussi bien elles en étaient l'objet » (*Entretiens*, 76, 101). Mais il faut bien avouer qu'au fil du texte, cette division en « Soirs » prend un tour de plus en plus conventionnel, au point d'ailleurs que les entretiens du « sixième Soir » (qui date, rappelons-le, de la réédition de 1687) paraissent bien avoir lieu le jour.<sup>2</sup> Quant au décor nocturne où Fontenelle situe ses deux personnages, il ne semble rien d'autre au fond qu'une concession à la frivolité mondaine, moyen opportun d'une efficace *captatio benevolentiae* permettant d'ouvrir le livre par quelques traits de badinage et de rhétorique galante :

Ne trouvez-vous pas - dit le philosophe - que *le jour même n'est pas si beau qu'une belle nuit* ; oui, me répondit [la marquise], la beauté du jour est comme une beauté blonde qui a plus

---

<sup>1</sup> Pour chaque citation des *Entretiens sur la pluralité des mondes* (abrégé en *Entretiens*), nous renvoyons respectivement aux pages de l'édition critique d'A. Calame (Paris, Société des Textes Français Modernes, diffusion Klincksieck, 1991 [1966]), et à celles de l'édition que nous avons publiée dans la collection GF-Flammarion (Paris, 1998).

<sup>2</sup> Comme le remarque Denis Lopez, « le « Soir », division du texte issue de la recherche de vraisemblance, s'autonomise, devient synonyme de « chapitre » ou de « livre », avec un peu de poésie en plus... » (« Discours savant et style mondain : les *Entretiens sur la pluralité des mondes* au centre d'une tradition de l'échange », in *Fontenelle* (Actes du colloque de Rouen, 1987), Paris, PUF, 1989, p. 122.

de brillant ; mais la beauté de la nuit est une beauté brune qui est plus touchante. Vous êtes bien généreuse, repris-je, de donner cet avantage aux brunes, vous qui ne l'êtes pas. Il est pourtant vrai que le jour est ce qu'il y a de plus beau dans la nature, et que les héroïnes de romans, qui sont ce qu'il y a de plus beau dans l'imagination, sont presque toujours blondes. Ce n'est rien que la beauté, répliqua-t-elle, si elle ne touche. Avouez que le jour ne vous eût jamais jeté dans une rêverie aussi douce que celle où je vous ai vu près de tomber tout à l'heure à la vue de cette belle nuit. J'en conviens, répondis-je ; mais en récompense, une blonde comme vous me ferait encore mieux rêver que la plus belle nuit du monde, avec toute sa beauté brune. (*Entretiens*, 13-14, 59-60) <sup>3</sup>

Si l'abbé Dubos estimait que « le premier livre de la *Pluralité des mondes* [était] la meilleure églogue qu'on nous ait donnée depuis cinquante ans »,<sup>4</sup> Voltaire, en revanche, fut très « fâché d'y trouver que le jour est une beauté blonde, et la nuit une beauté brune, et d'autres petites douceurs ». <sup>5</sup> Et à sa suite, beaucoup ont souligné la gratuité de ces grâces fleuries, s'étonnant que la « nouvelle physique » éprouvât le besoin d'emprunter « le style convenu de l'églogue ». <sup>6</sup> Même s'il n'est pas interdit d'être sensible à ses charmes, force est de reconnaître que le parallèle entre le jour et la nuit sur lequel s'ouvrent les *Entretiens sur la pluralité des mondes* ne brille pas par son originalité. Sans remonter à l'antiquité, on sait combien la poésie de l'âge baroque s'est plu à exalter la nuit aux dépens du jour, célébrant à l'envi ses valeurs de luminosité en un paradoxe dont G. Genette a souligné qu'il était l'un des plus coutumiers de la poésie française de toutes les époques. <sup>7</sup> C'est bien à cette tradition rhétorique que se rattache la description inaugurale des *Entretiens* :

La Lune était levée il y avait peut-être une heure, et ses rayons qui ne venaient à nous qu'entre les branches des arbres, faisaient un agréable mélange d'un blanc fort vif, avec tout ce vert qui paraissait noir. Il n'y avait pas un nuage qui dérobat ou qui obscurcît la moindre

---

<sup>3</sup> Hormis ceux que signale un astérisque, tous les italiques dans les citations sont nôtres.

<sup>4</sup> L'abbé Dubos ajoute même que « les descriptions et les images sont très convenables au caractère de la poésie pastorale ; il y a plusieurs de ces images que Virgile aurait employées volontiers » (*Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*, I, section 22, éd. D. Désirat, Paris, énsb-a, 1993, p. 59).

<sup>5</sup> Voltaire, Lettre à Cidéville, *Œuvres*, éd. Moland, t. VIII, p. 552. Rappelons aussi la célèbre parodie des premières pages des *Entretiens* dans *Micromégas* : « Il faut avouer, dit Micromégas, que la nature est bien variée. – Oui, dit le Saturnien, la nature est [...] comme une assemblée de blondes et de brunes, dont les parures... – Eh! qu'ai-je à faire de vos brunes? dit l'autre. – Elle est donc comme une galerie de peintures dont les traits... – Eh non! dit le voyageur ; encore une fois, la nature est comme la nature. Pourquoi lui chercher des comparaisons? – Pour vous plaire, répondit le secrétaire. – Je ne veux point qu'on me plaise, répondit le voyageur; je veux qu'on m'instruise. » (*Micromégas*, éd. R. Pomeau, Paris, GF-Flammarion, 1994, p. 50).

<sup>6</sup> Jean Ehrard, *L'Idée de nature en France dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Albin Michel, 1994 [1963], p. 265.

<sup>7</sup> Gérard Genette, « Le jour, la nuit », *Figures II*, Paris, Seuil, 1969, p. 117.

étoile, elles étaient toutes d'un or pur et éclatant, et qui était encore *relevé* par le fond bleu où elles sont attachées. (*Entretiens*, 13, 59)<sup>8</sup>

Cette exaltation de la nuit *étoilée* dans les premières pages de la *Pluralité des mondes* n'est pas sans éveiller quelques échos plus précis encore du côté de Racine et de ce fameux *tenebroso* analysé naguère par R. Barthes.<sup>9</sup> Même si un tel rapprochement n'eût sans doute guère été du goût de Fontenelle lui-même, les vers célèbres que Racine adressa d'Uzès à M. Vitart en 1662 ne pourraient-ils pas servir d'épigraphe aux *Entretiens* ?

Enfin, lorsque la nuit a déployé ses voiles  
La lune au visage changeant  
Paraît sur un trône d'argent  
Tenant cercle avec les étoiles :  
Le ciel est toujours clair tant que dure son cours,  
*Et nous avons des nuits plus belles que vos jours.*<sup>10</sup>

Mais si la poétique du clair-obscur introduit, selon R. Barthes, au cœur du fantasme racinien, la nuit étoilée de la *Pluralité des mondes* paraît n'être que le tribut que la physique cartésienne doit alors impérativement payer à l'esthétique de la galanterie pour répandre ses nouvelles lumières auprès d'un public mondain.<sup>11</sup> Quelques décennies plus tard, ainsi que l'a souligné Jean Ehrard, les philosophes des Lumières se trouveront heureusement dispensés de ce genre de concessions : car « une fois dissipé le charme grisant du clair de lune, seules demeurent les séductions abstraites de la *lumière naturelle* ».<sup>12</sup>

Mais qu'on ait jugé cette « scénographie » nocturne des *Entretiens*<sup>13</sup> passablement artificielle ou heureusement adaptée à leur objet, voilà qui importe peut-être assez peu au

---

<sup>8</sup> En ce qui concerne les dimensions topiques de cette « description inaugurale », voir l'article de Maurice Roelens : « La description inaugurale dans le dialogue philosophique aux XVIIe et XVIIIe siècles », *Littérature*, n° 18, mai 1975, p. 51-62.

<sup>9</sup> La parenté entre la nuit racinienne et la description inaugurale des *Entretiens* est d'autant plus frappante qu'il ne manque pas même à cette dernière le mot qui, selon R. Barthes, désigne « l'acte constitutif du *tenebroso* racinien », à savoir « le verbe *relever* », propre à exprimer ce moment où l'ombre est « pénétrée d'éclat » et se transperce de lumière (cf. R. Barthes, *Sur Racine*, Paris, Seuil, 1963, p. 26-27).

<sup>10</sup> Racine, lettre à M. Vitart du 17 janvier 1662 (*Œuvres complètes*, éd. R. Picard, Paris, Gallimard, t. II, p. 417).

<sup>11</sup> Selon Barbara de Negroni, « la galanterie même du texte serait une façon de satisfaire philosophiquement les passions humaines » (« L'allée des roses ou les plaisirs de la philosophie », *Corpus, revue de philosophie*, n° 13, 1990, p. 29).

<sup>12</sup> Jean Ehrard, *op. cit.*, p. 74.

<sup>13</sup> Le terme de « scénographie » est ici entendu au sens que lui donne D. Maingueneau : « situation d'énonciation du texte littéraire » (*Le Contexte de l'œuvre littéraire. Énonciation, écrivain, société*, Paris, Dunod, 1993, p. 121 sq.).

fond puisque ces deux lectures s'accordent à considérer qu'il s'agit là d'une donnée du texte somme toute accessoire : la nuit dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes* se signifierait par sa transparence, et même par son *insignifiance*. Que cet ancrage du texte de Fontenelle dans la nuit n'ait en réalité rien d'indifférent, c'est pourtant ce que Jean Dagen, en particulier, a suggéré dans une étude récente, invitant à prendre en considération « l'harmonie profonde qui réunit les interlocuteurs dans la poésie de la nuit étoilée, l'idée de l'amour, le goût de la conversation » : « serait-il sensé de couper la conception du monde de ces données originelles, de ces premières pensées nourries d'images et de sensibilité, de ce langage et de cette logique qui font brune la beauté de la nuit et blonde celle du jour, de cet enracinement de la science dans l'imaginaire et du sentiment de bonheur dont s'accompagne l'activité de l'esprit ? ».<sup>14</sup> Dans le prolongement de ces remarques, on voudrait indiquer ici en quoi, dans les *Entretiens*, le charme de la nuit peut être considéré comme consubstantiel au dialogue qu'il suscite.

Une telle perspective invite d'abord à s'interroger sur un authentique paradoxe : si le spectacle inaugural de la lune et des étoiles est autre chose qu'une stratégie rhétorique, comment expliquer l'omniprésence de la nuit dans une œuvre généralement reconnue comme un texte fondateur pour la pensée des Lumières? N'est-il pas remarquable que les premiers rayons de ces nouvelles lumières de la raison sortent de ces nuits étoilées du parc de la marquise? Car à prendre au sérieux cette présence de la nuit dans les *Entretiens*, le rapport entre ces lumières et cette obscurité ne saurait être considéré comme superficiel ou purement anecdotique.

Il faut d'abord souligner que ce n'est pas sans abus ni approximation que les *Entretiens sur la pluralité des mondes* ont pu être considérés comme un texte anticipant sur le siècle des Lumières et leur volonté proclamée de dissiper les ténèbres de l'ignorance et du fanatisme. Ce rôle de précurseur fut attribué à Fontenelle dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, par Voltaire en particulier, mais aussi par l'*Encyclopédie* qui se plaît à le désigner comme ce « poète philosophe » qui sut « emprunter la main des grâces pour offrir la lumière au dernier siècle ».<sup>15</sup> En réalité, comme l'a clairement établi R. Mortier notamment, Fontenelle est à bien des égards plus proche des libertins érudits du XVII<sup>e</sup> siècle que des philosophes de

---

<sup>14</sup> Jean Dagen, « Réflexions sur les mondes de Fontenelle », *Littérature classique*, n° 22, automne 1994, p. 137 et p. 141.

la génération encyclopédiste : « L'idée-clé de Fontenelle est que la tendance naturelle de l'esprit humain ne le porte nullement vers le vrai, mais vers le faux. A quoi bon, dans ces conditions, répandre largement des vérités qui n'intéressent qu'une infime minorité d'êtres pensants ? »<sup>16</sup> A cet égard, la « scénographie » nocturne des *Entretiens* est fort éloquente : même si l'une des finalités du texte de Fontenelle est bien de dissiper la nuit de l'ignorance et des préjugés (« assez de gens ont toujours dans la tête un faux merveilleux enveloppé d'une obscurité qu'ils respectent » - *Entretiens*, 20, 65), l'évocation du clair de lune et du ciel étoilé qui ouvre le dialogue n'en suggère pas moins la nécessité de se réfugier au préalable dans une autre nuit, celle qui garantit l'isolement et le secret, et qui offre en somme le cadre idéal d'une véritable initiation. Car en dépit des analyses de Michel Foucault, il n'est pas certain que « l'astronomie fontenellisée » soit l'une des manifestations les plus évidentes de la rupture qu'aurait opéré l'âge classique avec la forme essentiellement secrète du savoir de la Renaissance.<sup>17</sup> Le dialogue nocturne de la marquise et du philosophe n'offre-t-il pas l'image même du secret partagé ? « Apprenez-moi vos étoiles », demande la marquise au philosophe. Avant de satisfaire à cette exigence, ce dernier ne manque pas de lui faire promettre le secret (*Entretiens*, 16, 61). Et quand, dans leur ultime entretien, la marquise se plaint de n'être pas crue par les gens qui l'estiment lorsqu'elle leur fait part de sa foi nouvelle en la pluralité des mondes habités, son interlocuteur lui recommande à nouveau la plus grande discrétion : « contentons-nous d'être une petite troupe choisie qui croyons [aux habitants des planètes] et ne divulguons pas nos mystères dans le peuple » (*Entretiens*, 158, 160). Il est vrai que cette diffusion prudente et quasi clandestine des nouvelles découvertes de la philosophie n'est pas en elle-même contraire à l'idéologie des Lumières : dans son *Discours préliminaire* à l'*Encyclopédie*, d'Alembert rend ainsi hommage aux « quelques grands hommes [aux premiers rangs desquels figure Bacon] qui sans avoir l'ambition dangereuse d'arracher le bandeau des yeux de leurs contemporains, préparaient de loin dans l'ombre et le silence la

---

<sup>15</sup> « On a vu ce poète philosophe emprunter la main des grâces pour offrir la lumière au dernier siècle. Il jouit à la fois de l'honneur de l'avoir éclairé, et des progrès rapides que doivent à ses efforts les lettres, les arts, et les sciences dans le nôtre » (Louis de Cahusac, article « Fêtes de la cour de France », *Encyclopédie*, t. VI, 1756).

<sup>16</sup> Roland Mortier, *Clartés et ombres du siècle des Lumières. Etude sur le XVIIIe siècle littéraire*, Genève, Droz, 1969, p. 67.

<sup>17</sup> « Même lorsqu'il était destiné à la publication, le savoir de la Renaissance se disposait selon un espace clos. [...] Quand il était énoncé, le savoir du XVIe siècle était un secret, mais partagé. Quand il est caché, celui du XVIIe et du XVIIIe siècle est un discours au dessus duquel on a ménagé un voile. » Michel Foucault, *Les Mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966, p. 103.

lumière dont le monde devait être éclairé peu à peu et par degrés insensibles. »<sup>18</sup> Mais chez Fontenelle, le choix de l'ombre et du secret n'est pas purement tactique et n'a rien de provisoire puisqu'il renvoie à une anthropologie foncièrement pessimiste et à une conception essentiellement « aristocratique » de la vérité.<sup>19</sup>

Mais si les ombres de la nuit offrent au philosophe un refuge adéquat à la révélation des mystères de la « nouvelle physique », le spectacle lumineux de la lune et des étoiles lui donne aussi les moyens de dissiper les ténèbres de l'ignorance qui obscurcissent la raison de la belle marquise. Car la réactivation du paradoxe traditionnel de la nuit plus claire que le jour n'est pas qu'une concession à la frivolité et à la galanterie. A vrai dire, c'est même précisément ce paradoxe qui, dans les premières pages des *Entretiens*, constitue le point d'articulation entre rhétorique galante et discours savant. Au philosophe qui décrit à la marquise le plaisir qu'il éprouve à « la vue de toutes ces étoiles semées confusément », celle-ci répond en effet : « J'ai toujours senti ce que vous me dites, j'aime les étoiles, et je me plaindrais volontiers du soleil qui nous les efface. » (*Entretiens*, 15, 61). L'accord qui se crée à cet endroit entre les deux interlocuteurs ne doit pas faire illusion : tandis que les propos de la marquise sont encore tout imprégnés de références poétiques (on peut songer à nouveau à Racine, chez qui, on le sait, « l'apparition quotidienne de l'astre est une blessure infligée au milieu naturel de la Nuit »<sup>20</sup>), la réponse du philosophe opère quant à elle un subtil déplacement du discours : « Ah ! m'écriai-je, je ne puis lui pardonner de me faire perdre de vue tous ces mondes ». Exclamation décisive puisqu'elle introduit pour la première fois dans le dialogue un terme savant inconnu de la marquise : « Qu'appellez-vous tous ces mondes ? me dit-elle, en me regardant, et en se tournant vers moi ». La leçon d'astronomie peut commencer.

Que l'éclat du soleil ne soit pas seulement ce qui permet de voir mais aussi ce qui peut éblouir, et donc aveugler, La Rochefoucauld l'avait rappelé quelques années plus tôt, dans une célèbre maxime.<sup>21</sup> Mais dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes*, cet énoncé se complète implicitement d'une proposition symétrique et inverse : la nuit n'est pas seulement ce qui « fait perdre de vue » mais aussi ce qui *donne à voir*. Nul hasard, en effet,

---

<sup>18</sup> *Discours préliminaire*, éd. Alain Pons, Paris, GF-Flammarion, 1986, p. 136). Voir à ce sujet les remarques d'Annie Becq dans « La nuit des Lumières », in *La Nuit*, textes réunis par François Angelier et Nicole Jacques-Chaquin, Jérôme Millon, 1995.

<sup>19</sup> Il convient de se reporter ici à la mise au point de R. Mortier, *op. cit.*, p. 66-67

<sup>20</sup> Roland Barthes, *Sur Racine*, *op. cit.*, p. 25.

si le philosophe profite de la tombée du jour pour « tirer le rideau » et « montrer le monde » à la marquise <sup>22</sup> : seule la nuit permettra à la marquise de n'être plus aveuglée par la lumière fallacieuse des préjugés. Découvrant « que les étoiles fixes sont autant de Soleils, dont chacun éclaire un monde » (puisque tel est le sous-titre du cinquième Soir), la jeune femme apprend par là-même que ces « soleils » ne se peuvent regarder que la nuit.

Il n'est sans doute pas fortuit non plus, au reste, que, dans la fameuse métaphore de l'opéra qui constitue la première leçon d'astronomie de la marquise (« je me figure toujours que la Nature est un grand spectacle qui ressemble à celui de l'opéra » - *Entretiens*, 17, 62), l'exemple choisi par Fontenelle soit précisément celui du vol de Phaéon dans l'Opéra éponyme de Quinault et Lully. Car cet envol du fils d'Hélios dans le char du soleil aboutit, comme on sait, à une catastrophe qui manifeste assez qu'à faire du soleil l'unique objet de sa convoitise, on encourt un risque mortel. L'exemple est d'autant plus significatif qu'au niveau de la représentation théâtrale, cet envol du char du soleil entraîne aussi l'aveuglement de la quasi totalité des spectateurs : seul « quelque machiniste *caché dans le parterre* » saura éventuellement « démêler comment ce vol a été exécuté ». Autrement dit, ceux qui ne s'intéressent qu'à la partie visible de l'univers sont précisément ceux qui restent dans la nuit de l'ignorance. Car « dans les machines que la Nature présente à nos yeux, *les cordes sont parfaitement bien cachées* ». La lumière ne peut donc venir que de ceux qui acceptent de plonger leur regard sur la face cachée de l'univers : « A la fin Descartes et quelqu'autres modernes sont venus, qui ont dit : *Phaéon monte, parce qu'il est tiré par des cordes, et qu'un poids plus pesant que lui descend.\** » (*Entretiens*, 19, 64)

Mais si la nuit fontenellienne est le lieu paradoxal de la lucidité et du dévoilement, c'est aussi qu'en vertu d'une conception traditionnelle (qu'on retrouve encore dans l'article « Attention » de l'*Encyclopédie*), la nuit offre les conditions d'une concentration idéale sur l'objet du discours puisqu'elle implique une réduction maximale des sensations et permet ainsi d'écarter tout ce qui pourrait troubler l'attention: car « les sensations *obscurcissent, effacent et font éclipser* les actes de l'imagination, comme le prouve l'expérience [...]. Il est donc essentiel de préserver ses sens des impressions extérieures lorsqu'on veut soutenir son attention. [...] *De là le succès des études de la nuit, puisqu'il règne*

---

<sup>21</sup> « Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement », *Maximes*, n° 26 de l'édition de 1665.

<sup>22</sup> Tel est, rappelons-le, le « geste » inaugural du philosophe après la fameuse comparaison de la nature et de l'opéra : « je n'ai qu'à tirer le rideau et à vous montrer le monde » (*Entretiens*, 21, 65).



alors un grand calme partout.»<sup>23</sup> Cette tranquillité est d'autant plus impérieuse dans le cas de la marquise qu'il faut la soustraire à toutes les contraintes de la mondanité. Comme il est indiqué au début du second Soir, ce n'est qu'après le départ des importuns que le philosophe peut entretenir la marquise des découvertes et des hypothèses de la nouvelle astronomie :

... il vint chez elle du monde qui y demeura jusqu'au soir, selon l'ennuyeuse coutume de la campagne. Encore leur fut-on bien obligé, car la campagne leur donnait aussi le droit de pousser leur visite jusqu'au lendemain, s'ils eussent voulu, et ils eurent l'honnêteté de ne le pas faire. Ainsi la Marquise et moi nous nous retrouvâmes libres le soir. Nous allâmes encore dans le parc, et la conversation ne manqua pas de tourner aussitôt sur nos systèmes. (*Entretiens*, 46, 81)

Alors que l'irruption du jour fait « perdre de vue » les étoiles, la tombée de la nuit renvoie au néant les vaines obligations de la vie sociale. Mais le calme du soir n'est pas seulement chez Fontenelle le moyen commode de préserver l'attention de la marquise de tout ce qui pourrait la perturber. Les *Entretiens sur la pluralité des mondes* désignent d'emblée la tranquillité et le repos comme étant au principe même du charme de la nuit : « Il semble pendant la nuit que tout soit en repos. On s'imagine que les étoiles marchent avec plus de silence que le soleil, les objets que le ciel présente sont plus doux, la vue s'y arrête plus aisément » (*Entretiens*, 15, 60). A ces propos du philosophe feront écho, en 1689, ceux de la Nuit dans le prologue de *Thétis et Pélée*, tragédie lyrique dont Fontenelle écrivit le livret et que Colasse mit en musique :

*LA NUIT dans son char :*

Achevons notre cours paisible,  
Achevons de verser nos tranquilles pavots ;  
Mortels, dans votre sort pénible  
Le plus grand bien est le repos.  
Goûtez ce calme heureux que le destin vous laisse,  
Le jour ne reviendra qu'avec trop de vitesse,  
Et mille soins divers  
S'empareront de l'univers.<sup>24</sup>

---

<sup>23</sup> Abbé Yvon, art. « Attention », *Encyclopédie*, t. I, 1751.

<sup>24</sup> *Thétis et Pélée*, tragédie représentée pour la première fois par l'Académie royale de musique l'an 1689, in *Œuvres diverses de M. de Fontenelle*, Amsterdam, 1742, t. II, p. 147.

La suite du prologue représente, il est vrai, l'irruption de la Victoire qui demande au Soleil d'interrompre avant l'heure le règne de la Nuit, obéissant en cela aux ordres d'un « Roi glorieux » dont l'auguste fils s'illustre par ses exploits guerriers.<sup>25</sup> Si ces périphrases désignent clairement Pélée, fils d'Eaque (roi mythique d'Egine), les allusions à ce « grand Roi » dont le Soleil accepte d'exaucer les désirs ne pouvaient évidemment manquer de faire songer à Louis XIV. Il faut bien avouer cependant que les vers que Fontenelle consacre à l'ouverture triomphale du Palais du Soleil ont tout l'air de vers de circonstances, alors qu'à l'inverse, le discours inaugural de la Nuit entre en résonance profonde avec l'ensemble de l'œuvre. Car le thème du repos occupe, on le sait, une place centrale dans la philosophie de Fontenelle, au point qu'il en fasse la condition première du bonheur.<sup>26</sup>

Cet idéal de tranquillité et de repos n'a, de fait, rien d'anecdotique. En enracinant le discours de la « nouvelle physique » dans la tranquillité de la nuit, Fontenelle fait retrouver à l'astronomie ses origines mythiques : « l'astronomie est fille de l'oisiveté » explique le philosophe des *Entretiens* à la marquise, car c'est le « grand loisir » des anciens bergers de Chaldée qui aurait produit « les premières observations qui ont été le fondement de l'astronomie. » (*Entretiens*, 21-22, 66). Peu après la publication de ses *Entretiens*, Fontenelle soutient dans son *Discours sur la nature de l'églogue* (1688) que la séduction exercée par les représentations de la vie pastorale ne tient nullement à de quelconques attributs rustiques mais à « l'idée de tranquillité attachée à la vie de ceux qui prennent soin des brebis et des chèvres ».<sup>27</sup> Fontenelle attribue donc à une même cause le charme de la poésie pastorale et la naissance de l'astronomie : ce n'est pas sans raison, on le voit, que l'abbé Dubos put lire le premier livre des *Entretiens* comme une magnifique églogue.

---

<sup>25</sup> La Victoire ordonne d'abord à la Nuit de céder à la lumière:

« O Nuit ! précipitez votre sombre carrière,  
Déjà du Dieu du jour un faible éclat nous luit ;  
Cédez à la lumière,  
Fuyez, fuyez obscure Nuit. »

Puis elle remercie le Soleil en ces termes:

« Je ne puis te marquer trop de reconnaissance,  
Soleil, quand tu réponds à mon impatience.  
Un grand Roi m'a prescrit de voler en des lieux  
Où son auguste fils, d'un courage intrépide,  
Expose des jours précieux ». (*ibid.*, p. 148 et p. 150).

<sup>26</sup> Voir sur ce point les commentaires de Robert Mauzi dans *L'Idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIIIe siècle*, Paris, Albin Michel, 1994 [1960], pp. 222-227.

Plus fondamentalement, la suite du *Discours* montre que cette valorisation de la quiétude et du repos n'est pas sans implication politique : « les peintures de la vie pastorale [ont] toujours je ne sais quoi de riant, et [elles] nous flattent plus que de pompeuses descriptions d'une cour superbe, et de *toute la magnificence qui peut y éclater*. Une cour ne nous donne l'idée que de plaisirs pénibles et contraints ». <sup>28</sup> De quoi confirmer, s'il le fallait, que le triomphe de la Victoire et du Soleil sur la Nuit et le repos dans le prologue de *Thétis et Pélée* n'engage nulle conviction profonde de la part de Fontenelle. A l'horizon de cet idéal de tranquillité dont la nuit est le lieu par excellence, il faut sans doute percevoir un désir de distance à l'égard de Versailles et de son illustre résident : le Roi-Soleil. On a bien affaire ici, semble-t-il, à ce « désir d'ombre » dont René Démoris a pu retrouver la trace dans les tableaux de Champaigne ou encore dans certains textes sur la peinture de Perrault ou de Félibien : « Face à la volonté royale d'être la source de toute lumière, et en même temps ce grand voyant qui exige des autres une parfaite transparence, mais se soustrait à leur regard, puisqu'en les éblouissant, il les aveugle, il ne reste qu'à détourner les yeux : la célébration de l'ombre comporte un désir d'écart par rapport à ce qui constitue la demande du roi. Une manière polie de tourner le dos à l'univers d'une cour qui se déplace au gré des mouvements du soleil central, d'échapper à l'espace balisé, surveillé (et de la manière parfois la plus triviale) qu'engendre l'illumination royale – espace que caractérisent une implacable férocité et le caractère éminemment leurrant des passions qu'il suscite. » <sup>29</sup> Si le philosophe de Fontenelle attend la nuit pour dévoiler à la marquise la véritable nature des « étoiles fixes » et lui révéler ses hypothèses sur la pluralité des mondes habités, ce n'est donc pas seulement pour appuyer son discours du scintillement des étoiles mais, plus profondément, parce que de telles spéculations ne peuvent s'épanouir qu'à l'abri des rayons de celui qui, loin de voir dans les étoiles fixes autant de soleils, exige alors de tous qu'ils révèrent en lui l'incarnation unique de l'astre suprême.

Il faut dire que le spectacle du ciel étoilé offre de quoi rabattre l'orgueil des souverains les plus glorieux : Fontenelle le souligne plaisamment lorsqu'il reprend, en la raillant, une hypothèse de John Wilkins d'après laquelle Aristote aurait cru la lune habitée

---

<sup>27</sup> *Discours sur la nature de l'épique*, in *Œuvres complètes*, éd. A. Niderst, Paris, Fayard, 1991, t. II, p. 389.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 392.

<sup>29</sup> René Démoris, « Leçons de ténèbres en peinture : Champaigne à Titien », in *La Nuit*, *op. cit.*

mais n'en aurait rien dit « de peur de fâcher Alexandre, qui eût été au désespoir de voir un monde qu'il n'eût pas pu conquérir. À plus forte raison lui eût-on fait mystère des tourbillons des étoiles fixes, quand on les eût connus en ce temps-là ; c'eût été faire trop mal sa cour que de lui en parler. » (*Entretiens*, 136, 143).<sup>30</sup> Il n'est pas certain que ce soit fort bien faire sa cour à Louis XIV que d'exalter les charmes de la nuit tout en multipliant les « soleils » devant une marquise émerveillée...

La nuit des *Entretiens*, c'est peut-être avant tout une éclipse momentanée du politique autorisant une souveraineté, voire une toute-puissance de la pensée, laquelle ne peut édifier son royaume qu'à l'écart de celui qu'illumine de toute part le soleil royal : «c'est proprement l'empire des philosophes que *ces grands pays invisibles* qui peuvent être ou n'être pas si on veut, ou être tels que l'on veut ». (*Entretiens*, 156, 156). Tels sont les termes par lesquels le philosophe achevait ses leçons dans la première édition des *Entretiens* (avant l'adjonction d'un sixième Soir). Même si cette formule désigne explicitement les mondes et les soleils situés au-delà de « la dernière voûte des cieux » et qu'aucune lunette n'a pu encore découvrir, il n'est pas interdit d'en faire l'application à ceux qui ne s'offrent au regard qu'une fois la nuit tombée et qui sont l'objet même du dialogue. Cette souveraineté d'une pensée qui se donne pour règle essentielle le principe du *pourquoi non ?* et veut obéir avant tout à son « bon plaisir » n'est-elle pas revendiquée d'emblée par le philosophe : « ... je me suis mis dans la tête que chaque étoile pourrait bien être un monde. Je ne jurerais pourtant pas que cela fût vrai, mais je le tiens pour vrai, parce qu'il me fait plaisir à croire. C'est une idée qui me plaît, et qui s'est placée dans mon esprit d'une manière riante. » (*Entretiens*, 15-16, 61).

Car si la nuit, chez Fontenelle, ne conduit à nul sommeil de la raison, elle n'en est pas moins propice à l'émergence d'une pensée spécifique qui n'entend se soumettre qu'à la logique du possible et se livre sans réserve aux délices de la spéculation. Cette pensée propre à la nuit, Fontenelle lui donne un nom : la *rêverie*.

Peut-être [...] que le spectacle du jour est trop uniforme, ce n'est qu'un soleil et une voûte bleue, mais il se peut que la vue de toutes ces étoiles semées confusément et

---

<sup>30</sup> Après avoir fait la supposition dont s'amuse Fontenelle, John Wilkins ajoutait : « peut-être fâchait-il autant [à Aristote] de tenir la possibilité d'un monde qu'il ne savait découvrir, qu'à Alexandre d'ouïr parler d'un autre monde qu'il ne pouvait conquérir » (*Le Monde dans la lune*, trad. de La Montagne, Rouen, 1655). Wilkins et Fontenelle se souviennent tous deux des vers de Juvénal dans ses *Satires* : « Une seule terre ne suffit pas à Alexandre ; le malheureux étouffé dans l'étroite limite d'un monde » (*Satire X*, v. 168-169).

disposées au hasard en milles figures différentes favorise *la rêverie* et un certain désordre de pensées où l'on ne tombe point sans plaisir. (*Entretiens*, 15, 60)

Comme l'a souligné Jean Dagen, « il n'est pas accessoire que la démarche cognitive soit amorcée par le plaisir de rêver, de rêver sur le « spectacle » de la nuit étoilée et sur la « présence d'une si aimable dame » que la marquise ». <sup>31</sup> Il est remarquable, en effet, que, dans les *Entretiens*, l'exercice de la pensée s'étaye sur une rêverie préalable d'où les composantes érotiques ne sont visiblement pas absentes : « Ce spectacle me fit rêver ; et peut-être sans la marquise eussé-je rêvé assez longtemps ; mais la présence d'une si aimable dame ne me permit pas de m'abandonner à la Lune et aux étoiles. » (*Entretiens*, 13, 59). La rivalité explicitement posée du ciel étoilé et de la marquise atteste suffisamment que la rêverie devant la nuit comporte un investissement libidinal non négligeable. La dimension érotique de cette contemplation captivante n'échappe d'ailleurs pas à son interlocutrice : « Avouez que le jour ne vous eût jamais jeté dans une rêverie aussi douce que celle où je vous ai vu près de tomber tout à l'heure à la vue de cette belle nuit. » (*Entretiens*, 14, 60). En ce langage néoprécieux de la marquise, la nuit apparaît immédiatement comme l'obscur objet d'une rêverie qui, conformément à la fonction que la théorie freudienne lui attribue, semble bien être le lieu d'un accomplissement de désir. <sup>32</sup> Une telle érotisation de la nuit - faut-il le préciser ? - n'a en soit rien d'original. Comme l'a rappelé G. Genette, « pour l'usager de la langue française, le jour est mâle et la nuit femelle [...] ; la nuit est femme, elle est l'amante ou la sœur, l'amante et la sœur du rêveur ». <sup>33</sup> Mais dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes*, c'est peut-être moins la nuit qui est érotisée que le mode de pensée auquel elle convie.

Au reste, il n'est pas certain que cette rêverie ait seulement une fonction d'amorce pour la « démarche cognitive ». Car l'ambiguïté du mot *rêverie* dans la langue classique permet de désigner opportunément à la fois une chimère de l'esprit, un vagabondage de la pensée qui se laisse aller à son imagination ou une méditation strictement rationnelle. <sup>34</sup>

---

<sup>31</sup> Jean Dagen, *loc. cit.*, p. 137.

<sup>32</sup> Voir à ce sujet l'article « Rêve diurne (rêverie) » du *Vocabulaire de la psychanalyse* de J. Laplanche et J.-B. Pontalis (Paris, PUF, 1967). Pour une analyse plus approfondie de la dimension érotique de la pensée telle qu'elle se manifeste dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes*, nous renvoyons à la préface de notre édition (éd. citée, p. 21-45).

<sup>33</sup> « Le jour, la nuit », *loc. cit.*, p. 120.

<sup>34</sup> On se reportera sur ce point aux indications de Pierre-Alain Cahné dont l'étude « Rêve et songe. Lexique et idéologie » expose clairement toute l'ambiguïté du terme « rêverie » dans la langue classique : « C'est en fait dans le verbe *rêver* et le substantif *rêverie* [et non dans les mots *rêve* et *songe*] que l'on trouve une polysémie active rendant compte d'un monde intermédiaire, ambigu, synthétique, parcourant tout le paradigme du libre-arbitre : la rêverie est

Comme l'indique le dictionnaire de l'Académie de 1694 par exemple, *rêver* peut signifier aussi bien « dire ou penser des choses extravagantes » que « penser, méditer profondément sur quelque chose ». Il ne fait guère de doute que la rêverie inaugurale du philosophe devant le spectacle de la nuit étoilée oscille entre ces deux extrêmes. Mais n'est-ce pas aussi le cas des spéculations sur la pluralité des mondes qui constituent l'essentiel de ses entretiens avec la marquise? Dans le texte de Fontenelle, le terme de « rêverie » n'est d'ailleurs nullement réservé à cette contemplation silencieuse de la lune et des étoiles : il désigne également les hypothèses extravagantes des anciens philosophes dont le philosophe s'étonne qu'elles n'aient pas « perdu de réputation toute l'Antiquité » (*Entretiens*, 19, 63), mais aussi et surtout le texte même des *Entretiens* puisque le philosophe ne cesse de dire à la marquise que leur dialogue n'est en somme qu'un tissu de rêveries dont la lune et les étoiles doivent être les seuls témoins (cf. *Entretiens*, 41, 78, et 76, 101).

N'est-ce pas dire au fond que, pour Fontenelle, la nuit est bien le lieu d'une idéale émancipation de la pensée, ne permettant pas seulement à celle-ci de s'affranchir des préjugés vulgaires, des dogmes de la religion, des obligations de la mondanité ou encore des contraintes de l'absolutisme louisquatorzien, mais l'invitant aussi à outrepasser les frontières de la rationalité classique telle qu'elle venait d'être définie par Descartes? Car l'hommage que les *Entretiens* rendent aux théories cartésiennes ne doit pas faire illusion. On sait à quel point le songe apparaît dans les *Méditations métaphysiques* comme une menace pour la claire rationalité : J. Derrida l'a montré, le rêve n'y est envisagé que comme « l'exaspération hyperbolique de l'hypothèse de la folie » : « le rêveur, au regard du problème de la connaissance qui intéresse Descartes, est plus loin de la perception vraie que le fou. »<sup>35</sup> Assurément, la rêverie ne saurait se confondre avec le rêve. Pour autant, celle-ci suppose bien, chez Fontenelle, un effort de la raison pour accueillir en elle une

---

un songe extravagant, une espèce de délire provoqué par la fièvre extrême ou un transport au cerveau. [...] A l'autre bord du spectre, la rêverie est une application tendue de l'esprit, une méditation profonde dans laquelle toutes les forces volontaires se sont ligüées pour produire l'idée nouvelle. Entre les deux, [...] l'acception suivante est déjà fortement attestée : la rêverie est la situation à laquelle l'esprit s'abandonne quand il est dans la contemplation de ce qui le séduit ou le charme. » (*Revue des Sciences Humaines*, t. LXXXII, n° 211, juillet-sept. 1988 « Rêver en France au XVIIe siècle », p. 197).

<sup>35</sup> Jacques Derrida, *L'Écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967, p. 75. Dans son étude sur « Descartes, le rêve et la philosophie au XVIIe siècle », Gérard Simon souligne aussi qu'à partir des *Méditations*, « le rêve est caractérisé de plus en plus nettement comme un dérèglement qui éloigne du *sens commun* » (*Revue des Sciences humaines*, t. LXXXII, n° 211, juillet-sept. 1988, p. 142).

forme d'extravagance et de « folie » (le mot revient souvent aussi dans les *Entretiens*<sup>36</sup>) qui lui permette de se dépasser elle-même.

Au siècle des Lumières, il n'est guère que le Diderot du *Rêve de d'Alembert* qui saura se souvenir que la rêverie nocturne peut être une forme originale de la pensée créatrice. L'hommage que Diderot rend aux *Entretiens* en évoquant le « sophisme de l'éphémère » et en se référant explicitement à la fameuse « rose de Fontenelle qui disait que de mémoire de rose on n'avait vu mourir un jardinier » semble clairement une manière de signer sa dette.<sup>37</sup> Car, ainsi que l'a justement noté Michel Delon, les deux œuvres ont en commun de chercher « un progrès de la raison dans une dialectique entre raison et folie ». <sup>38</sup> La nuit est bien dans les deux cas le moyen de débrider la pensée de ce qui l'entrave durant le jour : dans le *Rêve de d'Alembert* comme dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes*, n'est-ce pas à la faveur de la nuit que se formulent les hypothèses les plus audacieuses ? N'est-ce pas la nuit qui conduit la pensée de d'Alembert vers des directions où elle n'avait jusqu'alors pas osé s'avancer ? Et n'est-ce pas à l'exemple de Fontenelle que « Diderot finit par prouver que le rêve permet d'accéder à un savoir (le cosmos, la matière, l'avenir de l'espèce) qui échappe à la raison » ? <sup>39</sup>

Que la rêverie nocturne libère ce qui, durant le jour, se trouve refoulé, ce n'est pas seulement une idée que l'on peut déceler en filigrane dans l'œuvre de Fontenelle. Il est un autre texte, l'un des premiers de son auteur, où cette pensée trouve une formulation tout à fait explicite : les *Lettres galantes du chevalier d'Her\*\*\** (1683). A une femme ayant laissé échapper durant son sommeil l'aveu qu'elle l'aimait, le chevalier d'Her\*\*\* écrit en effet :

Votre sévère vertu peut répondre de vos jours, mais de vos nuits, qui en répondra ?  
Les nuits appartiennent à l'amour. Aussi vous voyez que le secret de tant de jours vous est échappé en une nuit. [...] Ne dites point que ce que vous avez dit la nuit ne tire point à

---

<sup>36</sup> Le terme apparaît dès l'ouverture des *Entretiens*, lorsque la marquise demande au philosophe de lui expliquer ce qu'il appelle « tous ces mondes » : « Je vous demande pardon [...]. Vous m'avez mis sur ma folie, et aussitôt mon imagination s'est échappée » (*Entretiens*, 15, 61).

<sup>37</sup> *Le Rêve de d'Alembert*, éd. Jean Varloot, Paris, éditions sociales, 1962, p. 38.

<sup>38</sup> Michel Delon, « La marquise et le philosophe », *Revue des Sciences Humaines*, t. LIV, n° 182, avril-juin 1981, p. 76. Jean Dagen a lui aussi souligné que « le philosophe de 1769 [avait] parfaitement lu celui de 1686 », et a proposé un certain nombre de rapprochements fort éloquentes entre les deux textes (« Réflexions sur les mondes de Fontenelle », *loc. cit.*, pp. 131-132).

<sup>39</sup> Jean-M. Goulemot, « Aperçus du rêve au siècle des Lumières », *Revue des Sciences Humaines*, t. LXXXII, n° 211, juillet-sept. 1988, p. 243.

conséquence ; c'était vous qui parliez, vous seule ; le jour c'est la contrainte, c'est la cérémonie, c'est la dissimulation qui parle.<sup>40</sup>

Sans doute n'est-il nullement ici question de spéculation intellectuelle mais bien, comme le titre l'indique, de pure galanterie. Mais le philosophe des *Entretiens sur la pluralité des mondes* n'explique-t-il pas à la marquise que « les raisonnements de mathématique sont faits comme l'amour » (*Entretiens*, 138, 144) ?

Christophe Martin  
Fondation Thiers

---

<sup>40</sup> *Lettres galantes du chevalier d'Her\*\*\**, in *Œuvres diverses de M. de Fontenelle*, éd. citée, t. II, p. 370.